



REVUE DE PRESSE

>Théâtre

En attendant Godot

Texte **Samuel Beckett**
Mise en scène **Jean-Pierre Vincent**





Chaque semaine des personnalités des arts et des spectacles en Gironde nous font part de leurs choix de sortie. Aujourd'hui, **JEAN-PIERRE TERRACOL**, directeur du théâtre La Lucarne (1).

1 « Bordeaux - Italie. Échanges et visions artistiques XVII^e-XX^e siècles » à la Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux jusqu'au 26 octobre

Une exposition temporaire qui illustre trois siècles de relations fécondes entre la capitale girondine et la péninsule italienne à travers l'histoire de la collection des musées de Bordeaux. Fabuleux ! De Pérugin à Boldini, en s'attardant sur l'école vénitienne avec Titien, Véronèse... Je suis là, par le génie des artistes, en impression d'éternité, de lévitation, noyé dans la beauté des clairs obscurs ordonnés en une scénographie claire comme une eau de source.

2 « En attendant Godot », au TnBA, à Bordeaux, du 3 au 7 novembre

J'ai eu le plaisir d'assister, à la création de cette pièce au théâtre du Gymnase, à Marseille, en avril. Huit mois n'ont pas suffi à effacer tant d'images fortes de ma tête. J'ai aussi le souvenir de cette même œuvre lors d'un festival de Blaye, avec ce même metteur en scène, Jean-Pierre Vincent, il y a bien longtemps. Ici, il joue et dirige. Son Godot est tellement drôle et tragique, tellement humain et puissant... Il faut voir cette pièce emblématique « où les mots luttent, en vain, contre le silence ».

3 « Marguerite », de Xavier Giannoli, dans les cinémas

Le Paris des années 20. Marguerite chante tragiquement faux et jamais personne n'a osé le lui dire. Ses illusions sont adroitement entretenues par de faux amis cupides jusqu'au moment où elle se produit devant un vrai public à l'Opéra. Catherine Frot est brillante, touchante et fragile et nous délivre un sacré talent adroitement composé. André Marcon, tout en retenue et en élégance, nous offre un personnage d'une grande finesse. Michel Fau, dès son apparition (presque lunaire) est fidèle à lui-même, décalé, surprenant, drôle ou faussement pathétique. Un film à entendre.

Propos recueillis par Joël Raffier

(1) Rénovée, la Lucarne a rouvert hier soir avec la pièce de Nathalie Sarraute : « Pour un oui ou pour un non » (jusqu'au 14 novembre).



« En attendant Godot »

Jean Pierre Vincent, metteur en scène prolifique, propose une nouvelle représentation de la pièce de Beckett *En attendant Godot*. La tournée, débutée au Théâtre du Quai à Angers, se déroulera durant toute la saison. C'est avec beaucoup de plaisir que l'on redécouvre cette pièce dans une mise en scène drôle, profonde et fidèle, bref réussie.

« Attendre Godot ». Étrangement cela n'est pas devenu une expression courante. C'est pour réparer ce tord sans doutes, que Jean Pierre Vincent se propose de livrer une nouvelle version de la célèbre pièce de Beckett. « J'attends Godot » signifie(ra)it attendre interminablement celui qui pourtant ne vient et ne viendra jamais. L'expérience se vit à deux, elle est collective. Deux hommes, présentés dans de nombreuses mises en scènes comme des clowns, des clochards ou des intellectuels poussiéreux, se donnent la réplique. Ici, il y a un peu de tout cela. Vêtus en tenues bourgeoises défraîchies à la mode du milieu du siècle dernier, le dos courbé, les membres ankylosés, le pas mal assuré, Vladimir et Estragon étonnent par leur aspect banal et intemporel. Banalité et intemporalité que l'on retrouve au début dans leur discussion. Les pieds de l'un lui font mal, l'autre parle de catéchisme... Pourtant, rien n'est normal. Il suffit de lire le texte de Beckett pour voir l'absence de toute logique dans *En attendant Godot*. Ce mot semble banni de l'espace scénique. « Penser » devient ainsi une activité en soi, un héritage d'une époque antérieure que seul Lucky, serviteur maltraité par son maître Pozzo, sait encore plus ou moins pratiquer. Pourtant, Vladimir, Estragon et Pozzo savent manier les idées. Ils détiennent un certain art de converser. Mais le langage utilisé, la manière de parler des comédiens ne permet pas d'identifier la pièce à une époque, une société, un contexte particulier. L'intemporalité se révèle également dans l'absence de tout repère chronologique et temporel auquel se rattacher, en dehors d'une astucieuse projection de lumière marquant le jour et la nuit.

Les comédiens interprètent remarquablement bien leur personnage. Par leur jeu, allant du tragique au burlesque, ils apportent du sens au texte que la seule lecture ne permet pas de déceler. Qui sont Estragon, Vladimir, Pozzo, Lucky et Godot ? Nous l'ignorons, ils sont dépourvus d'identités. Libre à chacun de l'imaginer. Où sont-ils ? Difficile à dire car mis à part un rocher et un arbre, le décor, respectant en cela la volonté de Beckett, est dépouillé. Que font-ils ? Estragon et Vladimir attendent ce mystérieux Godot, qu'ils ne semblent pas réellement connaître mais qui leur aurait donné rendez-vous. Pozzo et Lucky sont quant à eux lancés dans un voyage sans véritable but. Pourtant, il s'agit bien d'une pièce de théâtre. Théâtre de l'absurde diront certains, malgré les objections du metteur en scène. C'est davantage un théâtre sur l'homme lui même détaché de tous les artifices de la société. Il nous montre à voir des êtres singuliers, des rescapés d'une catastrophe qui s'est abattue sur l'Humanité (seconde guerre mondiale ?), livrés à eux mêmes. Ils ne leurs restent plus rien hormis leurs instincts naturels et quelques brides de culture. Point de morale, point de valeurs, point d'idéal, point de volonté. *En attendant Godot*, ce



n'est pas une leçon sur ce que doit être l'homme, mais une présentation sur ce qu'il est vraiment. On assiste en quelque sorte au retour de l'Homme dans son état de nature, sujet sur lequel la philosophie a beaucoup spéculé. L'homme est-il bon, est-il mauvais ? On a ici les deux versants. D'une part, une relation de domination entre un exploitant (Pozzo) et un exploité (Lucky). Grand et imposant blond (Alain Rimoux), le premier affirme sans compassion aucune son mépris pour son serviteur. C'est à peine s'il le considère comme son égal. Le second (Frédéric Leidgens) au teint blafard, corps exténué, langue liée, est l'illustration même de la soumission sinon volontaire, du moins acceptée. On est tenté parfois de se révolter contre cette situation, mais elle si singulière que l'intérêt prime. D'autre part, on a une relation extrêmement touchante de deux hommes (Vladimir et Estragon), amis de très longue date, fidèles, fusionnels, fraternels. Leur histoire pourrait être la suivante: après avoir effectué ensemble un road trip durant toute leur vie, ils ont atterri dans cette sorte de terrain vague et, pour justifier leur lassitude, ont inventé puis fini par croire en l'existence de ce Godot, censé les héberger... Vladimir et Estragon sont de ces personnages attachants, grâce auxquels on se rappelle toute l'importance de l'amitié réelle et sincère dans un monde superficiel. Abbès Zahmani (Estragon) et Charlie Nelson (Vladimir) sont de ces comédiens talentueux et naturels qui parviennent à façonner un personnage, à le faire vivre sur scène et même au delà. Jean Pierre Vincent lui, a saisi dans sa totalité les potentialités de la pièce de Beckett. Il a parfaitement su allier le comique inhérent à la pièce et sa portée plus tragique. Il n'a pas cherché, comme beaucoup de metteur en scène le font, à rendre moderne à outrance ce théâtre. En l'occurrence, la pièce l'est d'elle même, ce qui la représentation plus naturelle, plus savoureuse. On est prêt finalement à l'attendre longtemps ce Godot, en cette si bonne compagnie !

EN TOURNÉE DE SEPT À DEC 2015

6 au 8 octobre 2015 Nouveau Théâtre d'Angers

13 au 17 octobre 2015 à Grenoble, MC2

20 au 23 octobre 2015 Théâtre de Namur

3 au 7 novembre 2015 à Bordeaux, TNBA

18 au 28 novembre 2015 à Strasbourg, TNS

4 au 27 décembre 2015 Les Bouffes du Nord – Paris

Jeune acteur septuagénaire, Jean-Pierre Vincent a rencontré "Godot"

26 mai 2015 | Par [jean-pierre thibaudat](#)



Abbès Zahmani et Charlie Nelson dans "En attendant Godot" © Raphael Arnaud

On l'avait un peu oublié, Jean-Pierre Vincent a commencé par être un acteur (tout comme Patrice Chéreau) au sein du groupe théâtral du lycée Louis Le Grand. Près de soixante ans plus tard, ayant vite bifurqué vers la mise en scène, c'est à un véritable show d'acteur qu'il s'est livré debout à côté de son intervieweur (Olivier Neveux) assis, devant le public du festival Théâtre en mai à Dijon dont il est cette année le parrain.

D'un grand parleur l'autre

Le spectacle –car c'en fut un- se passait dans le foyer du grand théâtre de Bourgogne, théâtre où Vincent présente sa mise en scène jubilatoire de l'incroyable « [En attendant Godot](#) » de Beckett. Chaque mise en scène conséquente de cette pièce montre la richesse infinie de la mécanique de son moteur aux multiples cylindres, de ses pneus inusables même quand ils sont éculés, de son châssis bien carrossé. C'est là, sur cette même scène du théâtre de Bourgogne que Jean-Pierre Vincent créa en 1968 « La noce chez les petits bourgeois » de Brecht, spectacle qui allait faire connaître la compagnie naissante qu'il fondait alors avec [Jean Jourdheuil](#). La dramaturgie était donc parfaite. Olivier Neveux, qui avait préparé quelques savantes questions, reparti bredouille :

MÉDIAPART – 27 MAI 2015

il comprit très vite qu'une fois ouvertes les vannes du moulin à paroles qu'est Vincent, sont difficilement contrôlables, il ne contrôla rien, il but, comme nous, du petit lait.

Au titre de « parrain du festival », Vincent succède à un autre grand parleur, Pierre Debauche, ce dernier fonda le théâtre de Nanterre que plus tard, Vincent devait diriger. Laissons les fiches de théâtre contemporain.net et autre Wikipédia faire leur boulot de dates, de chiffres et de titres et attardons nous sur cette venue inopinée de Vincent au Théâtre de Bourgogne.

Au groupe théâtral du Lycée Louis Le Grand (début des années 60), après avoir mis en scène « La cruche cassée » de Victor Hugo, Vincent dit s'être « effacé » comme metteur en scène en devenant « le collaborateur de Patrice Chéreau ». Ils se retrouvent ensemble au théâtre de Sartrouville, au bout de quelques années, Vincent décide de partir : « on avait plus rien à s'apprendre ». [Jacques Fornier](#), le fondateur du théâtre de Bourgogne, a une troupe et il a vu les spectacles de Chéreau et Vincent. Il offre sa troupe. Vincent pense à « La noce chez les petits Bourgeois », la distribution des rôles collant bien avec les membres de la troupe.

"C'était quoi être brechtien à l'époque?"

Les répétitions ont lieu au théâtre de Beaune où, « par hasard », Vincent retrouve Jean Jourdheuil, rencontré peu de temps auparavant. L'histoire du théâtre est faite de ces hasards qui n'en sont pas. Les répétitions ont lieu avec la troupe de Fornier (sans Roland Bertin parti travailler avec Chéreau) et la première doit avoir lieu à la maison des arts en construction de Chalon sur Saône que dirige déjà [Francis Jeanson](#). Les travaux s'attardent, et c'est pourquoi la création se fait à Dijon au théâtre de Bourgogne en octobre 1968. Débats musclés avec le public tous les soirs, « surtout quand dans la salle il y avait un élu ». Une autre époque.



Jean-Pierre Vincent © Raphael Arnaud

Profitant d'une respiration de Jean-Pierre Vincent entre deux phrases, Olivier Neveux glisse une question : « c'était quoi être brechtien à l'époque ? » Et c'est reparti pour un tour de piste qui débouchera sur « l'humour brechtien », « l'ironie critique » de l'ami Bertolt. Et si c'était cela qui résumait le mieux le théâtre selon Vincent ? Cette ironie

MÉDIAPART – 27 MAI 2015

critique qui sous-tend tout son discours devant le public de Dijon, c'est aussi celle qui constitue le système nerveux de la plupart de ses spectacles tout au long de sa vie. A commencer par ceux qui firent les riches heures de la compagnie Vincent-Jourdheuil, Jean Jourdheuil ayant en matière d'humour une cartoucière bien garnie.

Tout va basculer soudain quelques années plus tard: « un jour où je faisais les foins chez [Jean-Louis Hourdin](#), je reçois un coup de téléphone d'Alain Crombecque, tête chercheuse de Michel Guy, le secrétaire d'état à la culture du nouveau président Giscard d'Estaing. Il me propose la direction du Théâtre National de Strasbourg ! ». Fin déchirante de la compagnie Vincent-Jourdheuil, pleine de nuits blanches passées à discuter (Jourdheuil et d'autres refusent de jouer le jeu de l'institution). Commence alors pour Vincent la fabuleuse aventure des années passées au Théâtre National de Strasbourg (1975-1983) avec un équipe artistique permanente (douze acteurs, deux dramaturges, un autre metteur en scène, André Engel). S'en suivra un autre déchirement, lorsque Vincent, après 8 ans, quitte le TNS pour prendre la direction de la Comédie Française (il n'y restera que trois ans). Dominique Muller, l'un de ses dramaturges strasbourgeois, grand joueur d'échecs, lui demande « La Comédie Française, c'est foutu ou à moitié ? », « A moitié » répond Vincent. « Alors n'y va pas ». Il y va tout de même. Une partie de l'équipe de Strasbourg le suivra, une autre vivra cela comme une trahison. Il a 40 ans. Il en 33 de plus aujourd'hui.

Laurel et Hardy s'invitent chez Beckett

Ancien élève de l'école du Théâtre national de Strasbourg au temps d'Hubert Gignoux, membre de la troupe strasbourgeoise de Vincent, [Alain Rimoux](#) fut de ceux qui le suivirent à la Comédie Française. Aujourd'hui, dans « En attendant Godot », il est un fabuleux Pozzo, empruntant son costume et son embonpoint au Peter Ustinov de « Lola Montès », il en fait un paysan d'Europe, fumeur de bouffarde (comme l'indique Beckett), un vendeur de chevaux madré ayant en poche un recueil sam'suffit de citations. Même en devenant aveugle au cours de la pièce, il garde intacte son goût pour les mots d'auteurs (dont se gausse l'auteur Beckett) : « un beau jour je me suis réveillé, aveugle comme le destin », dit Pozzo parlant comme Giraudoux.

[Charlie Nelson](#) (Vladimir) et [Abbès Zahmani](#) (Estragon) sont des comédiens aguerris, véloce. Jean-Pierre Vincent est l'un de ces metteurs en scène (peu nombreux, à dire vrai) qui vont souvent au théâtre voir les acteurs qui alimenteront leurs rêves de distribution, il les avait vus jouer et avait déjà travaillé avec eux. En les distribuant dans Vladimir et Estragon et en les réunissant, Vincent fait d'une pierre deux coups tant les deux acteurs font la paire. L'un petit, l'autre plus épais, l'un toujours à souffrir (à commencer par les pieds) et épris de solitude, l'autre, plus jovial, toujours heureux de retrouver son compagnon, on pense irrésistiblement et tout le temps à Laurel et Hardy. Magnifique filiation, superbe emprunt ou hommage. Beckett qui filma le vieux Keaton admirait le cinéma burlesque, sa concision, sa vitesse, sa façon de tordre les corps comme des pantins.



Scène de "En attendant Godot" © Raphael Arnaud

Devant le public dijonnais, Vincent a dit avoir eu envie de monter « Godot » après avoir lu l'étude qu'en fait [Gunther Anders](#) dans « L'obsolescence de l'homme ». Le penseur autrichien y décrit un Beckett qui, loin de montrer le nihilisme de l'homme, montre au contraire « l'incapacité de l'homme à être nihiliste ». Il conclut son étude en évoquant le « jeune Chaplin » et en affirmant que dans la pièce de Beckett « ce n'est pas la métaphysique qui a le dernier mot », renvoyant par la même la notion de « théâtre de l'absurde » accolée par l'université à Beckett, à une absurdité. « En attendant Godot » est une pièce construite sur du vide, nullement métaphysique mais pleinement physique, et en ce domaine ce que font les deux acteurs est stupéfiant, comme si les mots de Beckett étaient au service de leurs corps et non l'inverse. D'ailleurs Vincent dit être très attentif à la physique des indications scéniques de Beckett, en particulier, ses « silence » ou « long silence ». Le silence indiquant moins la suspension de la parole que la fin d'un jeu de scène, l'ensemble de la pièce pouvant se lire comme un tricotage de saynètes, d'attractions, de numéros.

Vincent n'y fait pas référence mais son spectacle fait écho à ces lignes d'[Alain Badiou](#) (« Beckett, l'incroyable désir », Hachette) : « Il faut jouer Beckett dans la plus intense drôlerie, dans la variété constante des types théâtraux hérités, et c'est alors seulement qu'on voit surgir ce qui fait la vraie destination du comique : non pas un symbole, non pas une métaphysique déguisée, encore moins une dérision, mais un amour puissant pour l'obstination humaine, pour l'incroyable désir, pour l'humanité réduite à sa malignité et à son entêtement.» L'amour puissant que Vincent porte aux acteurs ne faisant que renforcer ce propos.

MÉDIAPART – 27 MAI 2015

Le music-hall n'est jamais très loin chez Beckett. Et on le retrouve aussi dans le couple Pozzo-Lucky, l'exploitation de l'homme par l'homme vue par une toupie. C'est ainsi que [Frédéric Leidgens](#) conçoit le monologue de Lucky : un discours qui se moque des communicants (même si le mot n'existait pas encore dans les années 50), des jargons pseudo-scientifiques, des langues pompeuses des politiciens et des académiciens, de tous les professionnels de la parole pré digérée, etc. Un discours qui ne renvoie qu'au vide qui le constitue.

Le rire comme arme, le corps comme parole. Ce spectacle est un lot de consolation offert à tous les militants, sympathisants ou simples péquins qui aujourd'hui se détournent des partis politiques, des urnes et cherchent ailleurs une issue. Ils attendent Godot, eux aussi, d'une certaine façon. Ils savent qu'il ne viendra pas. Pas aujourd'hui. Demain ? La force de cette pièce comme de tous les chefs d'œuvre c'est qu'une mise en scène de haute tenue, nous la fait entendre tout autrement. Et qu'on en redemande.

Festival théâtre en mai à Dijon proposé par le Centre dramatique National, Théâtre Dijon Bourgogne, jusqu'au 31 mai

« En attendant Godot » dans la mise en scène de Jean-Pierre Vincent, sera repris la saison prochaine à Angers (Le Quai), Grenoble (MC2), Namur (Théâtre royal), Strasbourg (TNS), Bordeaux (TNBA) et Paris (Bouffes du Nord).

Espace des Arts : mardi 12 mai et mercredi 13 mai à 20h: En attendant Godot – Samuel Beckett/Jean-Pierre Vincent



C'est toujours un immense plaisir de voir un maître de théâtre s'emparer d'une des pièces les plus emblématiques du répertoire du XXe siècle, de surcroît, écrite par un auteur auquel il ne s'était avant ce jour jamais confronté. On oserait presque dire qu'on attendait Vincent... à cet endroit, lui qui, directeur de tant de maisons prestigieuses, du Théâtre national de Strasbourg aux Amandiers de Nanterre, aura accueilli plus d'une lecture de ce Beckett célèbre entre tous. « Théâtre de l'absurde ? Idiote invention ! » dit Vincent.

Bien plutôt un texte d'une lucidité confondante, né dans le lit des charniers et de l'horreur de 39-45, prophétie visionnaire d'un monde à naître où « la fabrication industrielle de l'humain solitaire » a déjà commencé. Mais s'il faut être là (comment ne pas y être puisqu'on y parle), il convient d'attendre sans morosité et Jean-Pierre Vincent entend bien convoquer l'esprit des grands burlesques américains, au premier rang desquels Keaton, Chaplin ou Laurel et Hardy, pour tenir compagnie à Vladimir et Estragon, au tyranneau Pozzo et au Knouk Lucky.

La tentation est toujours grande de déverser sur les énigmes du texte toute une collection de clefs et de réponses contradictoires supposées éclaircir les intentions de l'auteur. Mais il faut avant tout écouter ce que Beckett lui-même déclarait en 1952 à propos de cette fable métaphysique : « Je n'en sais pas plus sur cette pièce que celui qui arrive à la lire avec attention. [...] Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. [...] Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible. »

Au théâtre donc de relever ce défi. Et Jean-Pierre Vincent sait ce qu'est le théâtre.

www.info-chalon.com

Pays : France

Dynamisme : 26



[Visualiser l'article](#)

De Samuel Beckett / mise en scène Jean-Pierre Vincent / dramaturgie Bernard Charteux / assistés de Frédérique Plain / interprétation Abbès Zahmani, Charlie Nelson, Alain Rimoux, Frédéric Leidgens et Gaël Kamilindi / décors Jean-Paul Chambas / assisté de Carole Metzner / costumes Patrice Cauchetier / lumières Alain Poisson / son Benjamin Furbacco

Production Théâtre du Gymnase, Marseille / Coproduction Studio Libre / **Théâtre national de Bordeaux** en Aquitaine / Construction décor Atelier de la MC2 : Grenoble

Espace des arts, scène nationale - 5 bis avenue Nicéphore Niépce - CHALON-SUR-SAONE Tél : 03 85 42 52 12

Texte et photo, extraits du dossier de presse – Crédit photo : Raphael Arnaud

Théâtre. Jean-Pierre Vincent crée au Gymnase « En attendant Godot » de Samuel Beckett. Une pièce « charnière », dont il compte faire résonner toute la modernité. La première se tient le 14 avril.

Attente, temps et silences

Les spectateurs du Gymnase connaissent bien Jean-Pierre Vincent. Figure incontournable du monde du théâtre, il a mis en scène pendant sa carrière rébutée dans les années 1960 près de 90 pièces, dont deux montées chez Dominique Hützel lors de l'année Capitale. A savoir le méconnu *Iphts et lante* - comédie du XVII^e siècle, en vers et autour de la question du genre - puis, avec de nombreux comédiens amateurs, la tragédie grecque d'Eschyle *Les Suppliants*. Pour sa nouvelle création, présentée à partir du 14 avril, il change de nouveau de registre, puisqu'il crée l'incontournable *En attendant Godot* de Samuel Beckett.

« On a vu des tas de Godot depuis un demi-siècle, et nombre de ces adaptations essayaient de s'échapper des fameuses didascalies de Beckett, sur lesquelles il était pourtant extrêmement vigilant. Il y a eu beaucoup d'années. Personnellement, lorsque j'ai été ré attiré par cette pièce, je ne suis rendu compte que non seulement elle été liée à l'actualité de son écriture, en 1948, à ce qu'il avait vécu pendant la guerre, mais qu'il s'agissait aussi d'une vision précoce, Beckett y déposait ce qui est en train de nous arriver, cet espace temps dans lequel nous évoluons, qui se vide et qui est réglé par la manifestation de la finance », confie l'ancien directeur du Théâtre national de Strasbourg.

Pièce en deux actes, sur l'attente vécue par un duo de « clochards issus de la Libération ». En attendant Godot engage une réflexion sur les différentes manières de la mourir. Jean-Pierre Vincent précise sur le sujet : « Le temps est une chose éternelle et au final, on ne fait que attendre et espérer, tout simplement parce qu'on est là, qu'on ne



Jean-Pierre Vincent crée pour la troisième fois en trois ans une pièce au Gymnase. (PHOTO FABIEN BUIE)

peut pas en finir. Alors, autant avoir des conversations marrantes. Il ne faut pas oublier que nous sommes aussi devant une pièce burlesque. »

Faire table rase

Cette œuvre « charnière » était aussi l'occasion pour son auteur « de faire abstraction d'anciennes formes du théâtre, qu'il soit bur-

geois, romantique ou militant ». L'emblématique metteur en scène rappelle que « Beckett a fait table rase du passé. A l'époque ça n'a été vu comme une véritable provocation. Il y a eu un avant et un après. Il faut dire qu'à l'image d'autres classiques, la pièce donne la sensation d'être à la fois tout et sans de nous. Elle est follement humaine et cela appa-

rait encore plus dans les silences que dans le texte. Ces silences obligent le spectateur à attendre et à s'attendre lui-même. » La scénographie, un grand désert, pour être, là encore, proche de toutes les annotations initiales, parvient à l'immersion.

Quant à Jean-Pierre Vincent, il pourrait bien poursuivre son partenariat avec Dominique Hützel et

être lié aux Bernardines : « Je suis à Marseille pour un petit moment, on va donc aborder le sujet. Mais je n'habite pas la ville et c'est bien aussi de laisser le plateau à la jeune génération. » La encore il faudra attendre pour en savoir davantage.

CÉDRIC COPPOLA
Du 14 au 21 avril au théâtre du Gymnase. esttheatres.net

"Le monde entier attend Godot"

Jean-Pierre Vincent voit dans la pièce de Beckett une métaphore de la situation de notre société

Il y a déjà créé plusieurs pièces. Jean-Pierre Vincent retrouve le théâtre du Gymnase, à Marseille, qui produit cet *En attendant Godot*. Le formidable texte de Samuel Beckett n'a non seulement pas perdu son pouvoir attrait sur les metteurs en scène mais il trouve, en ces temps troubles, une formidable résonance. Dans un monde qui souvent se caractérise par son absurdité n'attendons-nous pas tous un peu Godot?

Pour Jean-Pierre Vincent, l'œuvre est une métaphore de notre société. C'est en tout cas comme ça qu'il l'appréhende, avec l'intelligence et la finesse qu'on lui connaît.

■ Pourquoi monter ce texte écrit après la Seconde Guerre Mondiale?

Il y a des œuvres dans l'histoire de l'humanité qui convoquent notre attention plus que d'autres. *Le Roi Lear*, *Don Juan*, *En attendant Godot*... Car elles portent quelque chose d'actuel, de métaphorique. *En attendant Godot* est posée dans l'histoire du théâtre comme une provocation. Samuel Beckett l'a écrite au sortir de la grande boucherie de la guerre, lui-même y ayant participé en tant que Résistant. Dénoncé il a été obligé de fuir dans le Sud de la France.

■ Comment recevez-vous ce texte assez désespéré et drôle à la fois?

Beckett s'est dit *Si on retirait les décors, tous les discours qui essaient d'expliquer l'humanité?* Si on se mettait à poil? Un en-



Jean-Pierre Vincent retrouve le théâtre du Gymnase, à Marseille

semble physico-chimique perdu sur un grain de sable... Si on mettait deux mecs dans cette situation pour représenter l'humanité tout entière?

■ La pièce est souvent mise en scène et pas toujours avec beaucoup de finesse, comment faire table rase du passé quand on s'attaque à un tel monument?

J'étais un peu loin de Godot. Je me suis poliment, culturellement, respectueusement en-

nuyé en la voyant. Puis j'ai tu un essai sur la pièce qui m'a mis sur une autre piste. Qui m'a montré le burlesque sans fin de cette pièce.

■ Samuel Beckett a donné des consignes très strictes, ses fameuses didascalies, pour la mise en scène de ses pièces. Comment avez-vous géré ces contraintes?

Pas sûr que lorsqu'il a monté la pièce lui-même il les ait respectées, ses didascalies! Une route

de campagne avec un arbre, voilà la consigne alors parfois l'arbre est devenu un poteau électrique, une potence... Alors que c'est un arbre, sur une route de sable. J'ai respecté à la lettre les consignes de Beckett, notre créativité s'est attachée à montrer quelle pensée profonde du monde il avait.

■ À la lumière de l'essai dont vous parlez, quel sens prend cette pièce dans le monde

d'aujourd'hui?

L'humanité est face à un tournant. Comme pour les produits informatiques, son obsolescence est programmée! Catastrophe écologique, économique, mauvaise gestion de l'eau, nous nous jetons nous-mêmes dans le drame qui nous attend. Chacun de nous est impuissant face à son destin, pourtant nous luttons pour résoudre les problèmes. C'est ce que dit Godot: *"Ils ne peuvent rien, ils ne partent jamais, ils ne se suicident jamais!"* C'est pareil pour nous: plus le monde est plein, plus il y a de marchandises et plus on a le sentiment d'évoluer dans un grand vide!

■ Vous voulez dire que nous aussi nous attendons Godot?

Dans la pièce, ils ont donné un nom à leur attente, Godot. Nous, on attend que la solution vienne d'ailleurs. Elle ne viendra que de nous... Beckett a eu, avec d'autres, cette intuition, cette prémonition, que nous étions tous nus sur une planète absurde.

■ Vous voulez nous pousser vers la dépression?

Pas du tout (rires). On est irrémédiablement seuls mais on ne peut exister qu'ensemble. Moi-même, ce constat ne m'empêche pas d'être joyeux, combatif, de solliciter ma faculté de penser!

Olga BIBILONI

"En attendant Godot", création au théâtre du Gymnase, à Marseille, demain soir et jusqu'au mardi 21 avril à 20h30 (sauf le mercredi 15 avril à 19h). De 8 à 34 €. Réservation au 09 2013 2013.

Théâtre. Au Gymnase, Jean-Pierre Vincent crée, dès ce soir, « En attendant Godot ».

Avec le temps, Beckett reste

« En attendant Godot est une pièce de théâtre sans précédent, une forme inouïe, une fresque désertique, un dynamitage de tous les théâtres antérieurs et aussi un poème d'amour pour le théâtre le plus fondamental, celui des origines. Dans notre monde qui se regarde perdre l'espoir, c'est un éclat de résistance. » Metteur en scène à la carrière abondante (près de 90 pièces depuis ses débuts dans les années 1960), Jean-Pierre Vincent crée ce soir au Théâtre du Gymnase *En attendant Godot*, de Samuel Beckett. Cela dans la foulée de l'année 2013, Capitale européenne de la culture, durant laquelle il avait monté *Iphis et lante*, puis *Les Suppliantes*.

Jean-Pierre Vincent a imaginé, avec l'auteur, un grand désert en guise de décor, pour cette histoire d'attente, de grand vide. Car dans *En attendant Godot*, « le monde est vide. Le temps s'est rabougri : il ne reste qu'hier et que demain, pas plus... Rien à faire. Rien à vivre, mais on est vivant, et tant qu'on vit, il y a de l'espoir... Pas moyen d'aller ailleurs, pas moyen d'en finir. Donc on attend. Il faut bien attendre quelque chose, et nommer ce rien qu'on attend. Ils l'ont appelé Godot, qui ne viendra d'ailleurs jamais. Mais ça fait patienter... »

Interviewé dans ces colonnes le 2 avril, Jean-Pierre Vincent précisait : « Le temps est une chose in-

certaine et au final, on ne fait qu'attendre et espérer, tout simplement parce qu'on est là, qu'on ne peut pas en finir. Alors, autant avoir des conversations marrantes. Il ne faut pas oublier que nous sommes aussi devant une pièce burlesque. »

Prémonitoire

Pièce sur le temps, *En attendant Godot* est aussi une oeuvre de son temps, selon le metteur en scène : « Je me suis rendu compte que non seulement elle était liée à l'actualité de son écriture, en 1948, à ce qu'il avait vécu pendant la guerre, mais qu'il s'agissait aussi d'une vision prémonitoire. Beckett y dépeignait ce qui est en train de nous arriver, cet espace-temps dans lequel nous évoluons, qui se vide et qui est régi par la mondialisation de la finance... » En conséquence, Jean-Pierre Vincent rejette l'étiquette pratique de « théâtre de l'absurde » qualifiant l'oeuvre de Beckett, préférant parler d'un théâtre politique d'anticipation. Au sens propre : il anticipe les catastrophes à venir. « Nous sommes jour après jour, dit-il encore, que si rien n'est fait pour contraindre notre désert futur, il nous pend au nez. Beckett voyait cela venir, en lui et hors de lui. »

A.P. ET C.C.

Du 14 au 21 avril, Théâtre du Gymnase, 4, rue du Théâtre-Français, Marseille 1er, 06 2013 2013, lestheatres.net



Une vision du vide, de l'attente, mais aussi, selon Vincent, « un théâtre politique d'anticipation ». PHOTOS DE

Godot de Beckett mis en scène de manière picturale par Jean-Pierre Vincent


Donc on attend Godot ! Et bien sûr il ne viendra pas (Raphaël Arnaud)

Donc on attend Godot ! Et bien sûr il ne viendra pas. Mais d'ailleurs qui attend-on vraiment dans cette pièce terrible de Samuel Beckett créée en 1953 à Paris, dans une mise en scène de Roger Blin reprise en ce moment au Gymnase à Marseille dans une relecture de Jean-Pierre Vincent ? Un personnage de type « *L'Arlésienne* » ? Apparemment oui. En vérité non ! Vladimir (appelé Didi) et Estragon (surnommé Gogo), les deux personnages principaux attendent que la nuit vienne fermant leurs yeux sur la dureté du monde, ou encore un peu comme dans le roman « *Le désert des Tartares* » et la chanson de Breil « *Zangra* » qu'il se passe enfin quelque chose. Œuvre crépusculaire, l'une des plus sombres du théâtre contemporain, « *En attendant Godot* » évoque la fin, la crainte de disparaître sans laisser de traces en mettant en avant l'ignominie des hommes. Pour l'illustrer, il y a Pozzo, sorte de Maître Puntila sans morale et sans scrupules qui traîne attaché avec une corde son valet Lucky, traité en esclave, marchant devant lui au son du fouet et dont le pas s'apparente à celui d'un cheval. Personnage monstrueux reformulant à sa guise les questions que lui posent Vladimir et Estragon, le sinistre Pozzo vomit sa haine des autres, son mépris et sa malignité. Face à lui Vladimir et Estragon répondent par une sorte de candeur, de décalage incessant, déconnectés du réel, envahis par leur propre émotion, tentant de s'entraider ou tout au moins soulager leur mal de vivre. Pour mettre en scène cette chronique d'un désastre intérieur annoncé Jean-Pierre Vincent offre une vision des plus classiques, et insiste sur les rapports des personnages avec les ombres et la lumière. Les décors de Jean-Paul Chambas, les costumes de Patrice Cauchetier, les éclairages de Alain Poisson sont autant d'œuvres d'art venant renforcer la fragmentation de l'histoire, les écholalies et les didascalies ponctuant le texte. Le spectateur constamment surpris, bousculé et, finalement ébloui, assiste à l'imbrication des scènes comme s'il s'agissait de tableaux de maîtres. D'une beauté confondante l'ensemble dont les couleurs contrastent avec la noirceur du propos, doit également sa réussite et son équilibre à l'interprétation homogène et nuancée de Charlie Nelson (Vladimir), Abbes Zahmani (Estragon), Alain Rimoux (Pozzo), Frédéric Leidgens (impeccable Lucky notamment dans sa longue tirade à la fin du 1er acte), et Gaël Kamilindi en garçon venant annoncer que Godot ne viendra que le lendemain. Ils forment une troupe du malheur et savent surtout s'écouter et faire respirer les silences du texte. Une coupure du texte dans l'ultime tirade de Vladimir sur le fait de dormir pendant que les autres souffrent marque le refus de Jean-Pierre Vincent de mettre en avant tout pathos. Un spectacle brut de décoffrage, absolument magistral de précision et d'intelligence. Du grand art !

Jean-Rémi BARLAND

« En attendant Godot » au Théâtre du Gymnase de Marseille jusqu'au 21 avril à 20h30. Sauf mercredi 15 avril à 19h.

Jean-Pierre Vincent livre un "Godot" fait de silences et de rires

Par Culturebox (avec AFP) Publié le 16/04/2015 à 18H44



"En attendant Godot" de Beckett par Jean-Pierre Vincent au Théâtre du Gymnase de Marseille, jusqu'au 21 avril 2015.

© BERTRAND LANGLOIS / AFP

"Une pièce très sombre et pleine de lumière, immobile mais pleine d'actions, triste mais qui atteint des sommets de drôleries burlesques" : Jean-Pierre Vincent revisite, dans une création au théâtre du Gymnase à Marseille, "En attendant Godot", de Samuel Beckett.

Deux "types mal en point", revêtus de costumes ayant naguère eu de l'allure, avec pochette et chapeau melon, traînent leurs maux et vieux atours, tournant en rond, au pied d'un arbre effeuillé au milieu d'une route ensablée.

Retour à la mise en scène de Beckett lui-même

Estragon (Abbes Zahmani) tente à plusieurs reprises de partir. Mais où aller? "On ne peut pas, on attend Godot", réplique son compagnon d'infortune, Vladimir (Charlie Nelson) cherchant des moyens de tuer le temps. Ces hommes sont "égarés dans le monde" et occupent un "temps vide", résume Jean-Pierre Vincent, qui, après 50 ans de théâtre et quelque 90 mises en scène, s'attaque pour la première fois à un texte de Samuel Beckett.

"Pendant longtemps je me suis ennuyé poliment à la lecture et en voyant les pièces de Godot, me demandant quelle était sa mise en scène à lui (Beckett)... Or c'était la plus comique", raconte Jean-Pierre Vincent qui a choisi de s'en tenir strictement aux indications de mise en scène de Samuel Beckett, avec des silences longs et nombreux, mais remplis de gestuels, de mimiques des deux protagonistes, qui font rire les spectateurs aux éclats.

Une pièce triste et comique à la fois

"C'est une pièce très sombre, et pleine de lumière, immobile mais pleine d'actions, une pièce épouvantablement triste mais qui atteint des sommets de drôleries burlesques, c'est à pleurer mais l'on ne fait que rire... on peut pleurer en rentrant à la maison", résume Jean-Pierre Vincent. Pour lui "c'est une pièce très inspirée de Buster Keaton, de Charlie Chaplin, de Laurel et Hardy. De fait Estragon, petit homme à la démarche chaloupée, et Vladimir, grand et fort, en sont bien les frères jumeaux".

Il y a aussi "un comique verbal, des gags verbaux, des dialogues absurdes car il ne se souviennent plus de ce qu'ils ont dit 5 minutes avant, ils le redisent et le redisent différemment", témoigne le metteur en scène.

Jean-Pierre Vincent : "En attendant Godot n'est pas absurde, au contraire, est très logique"

La pièce, écrite en 1948 après Hiroshima et la découverte des camps de concentration est prémonitoire pour Jean-Pierre Vincent. "Nous allons rentrer dans l'ère du vide, dans ce que nous vivons aujourd'hui... un fourmillement planétaire où chacun se sent dans le vide... un temps qui s'accélère n'existe plus. La sensation du temps devient flottante", juge-t-il.

Pour le metteur en scène "il y a un avant et un après Godot. C'est une sorte de lessivage radical de tout ce qui a été avant". "Cette pièce est une provocation. C'est une sorte de provocation destructrice de toute la littérature qui vient avant." En revanche "l'aspect absurde" par lequel la critique littéraire le caractérise "est complètement idiot", juge Jean-Pierre Vincent. "Ça a semblé en 1950 absurde parce que ça ne charriait pas le sens, la signification comme chez Sartre ou Camus. Les gens n'avaient pas de repère pour lire ça." A l'inverse, "c'est une pièce extraordinairement logique". Et "c'est une pièce de textes bourrée de silence, c'était très important pour Beckett mais les metteurs en scène ne le respecte pas. Il y a 70 fois le mot silence" dans les indications, précise-t-il. Et "le plus beau compliment" que l'on pourra lui faire c'est que "ceux qui l'on vue souvent me disent à la fin eh bien dis donc, je ne l'avais pas vue".

"En attendant Godot" au Théâtre du Gymnase à Marseille

Jusqu'au 21 avril

Puis, tournée en province et quelques représentations en décembre 2015, au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris.

Le « Godot » idéal est arrivé, à Marseille

La mise en scène du chef-d'œuvre de Beckett que propose Jean-Pierre Vincent en explore toutes les dimensions

THÉÂTRE
MARSEILLE

Voilà le Godot qu'on attendait. Un Godot qui, créé à Marseille, au Théâtre du Gymnase, avant de partir pour une langue tournée, ne joue pas au cirque avec le chef d'œuvre de Beckett. Un Godot plein d'humanité, merveilleusement joué et dirigé avec maestria par Jean-Pierre Vincent. Le Godot idéal pour découvrir la pièce ou la redécouvrir – pour entendre la motrice nuance de ce que nous dit Beckett qui non seulement n'a pas vieilli, mais prend un sens tout à fait particulier aujourd'hui.

Beckett a écrit la pièce entre la fin 1948 et le début 1949. Après la guerre, donc, durant laquelle il s'est engagé dans la Résistance et a dû fuir, pour se réfugier dans le Vaucluse, à Nîmes. Au moment où il commence sa pièce, le monde est sous le choc des révolutions sur les camps et les scènes d'horreur qui y ont été filmées par les libérateurs.

C'est aussi le moment où Beckett commence à écrire en français – *En attendant Godot* est sa première pièce « officielle », après une première tentative théâtrale, *Flaxterria*, qu'il renie, écrite dans la langue de Molière, moins chargée pour lui de références que l'anglais, lui permet de « retrancher le superflu, de découper la couleur » pour mieux s'attacher à la musique du langage, à ses sonorités, à ses rythmes, et atteindre une dimension beaucoup plus universelle qu'auparavant.

Il est la qu'il invente cette chose inouïe dans le théâtre du XX^e siècle qu'est *Godot*, ce « chant d'amour pour le théâtre le plus fondamental, celui des origines », dit Jean-Pierre Vincent, et donc pour l'humanité la plus fondamentale, déçue, dégoûtée de son vernis social, de son vernis de civilisation qui non seulement n'a pas empêché la catastrophe, mais l'a peut-être suscitée.

Fraternité

La fraternité, la capacité à envisager l'autre se sont effondrées pendant la guerre. Beckett met sur le plateau nu, autour d'un arbre mort, deux types mal en point, en costume crasseux, qui trônent plus que cela : la fraternité. Le monde est vide. Le temps est incertain – Elzeste n'aust est passé par là. Plus rien à faire qu'attendre Godot, qui ne vient pas. La vie ne vaut même pas la corde pour se pendre.

Face à Vladimir et Estragon, qui forment aussi, sur un plan plus concret, ce Jean-Pierre Vincent ne néglige pas, un irrésistible

vieux couple charnière, arrive un autre duo : Pozzo et Lucky, le maître et l'esclave. L'esclave a dû être un intellectuel, autrefois. « Pense, père ! », lui intime régulièrement Pozzo.

Ce n'est pas un hasard si Beckett, nourri de la Bible, glisse une allusion rapide à Cain et Abel. L'humanité n'a pas d'autre choix que de se déchirer entre frères ennemis, ou de s'unir entre frères humains. C'est en tout cas ce que montre Jean-Pierre Vincent, qui avec ses formidables acteurs, invente deux couples à l'opposé, et aussi saisissants l'un que l'autre.

Charlie Nelson (Vladimir) et Abbès Zahmani (Estragon) forment un duo comique, qui joue sur tout les les grandes figures du burlesque, l'un massif et patard, l'autre finet et effaré, et tous deux tournoyant de tendresse maïstrôlle

Jean-Pierre Vincent, avec ses formidables acteurs, invente deux couples à l'opposé et aussi saisissants l'un que l'autre

et inquiète, touchants jusqu'à leur impuissance à empêcher la violence sauvage de Pozzo sur Lucky. Lesquels Pozzo et Lucky, joués par deux acteurs d'apparence sensible, Alain Rimoux et Frédéric Ledgens, pourraient être les deux faces d'une même médaille, ce vieux brechtien de Jean-Pierre Vincent

laisant entendre que l'exploité est toujours, quelque part, complice de son exploiteur.

Emotion et humour

On oublie trop souvent que Beckett est un grand auteur comique – même si le comique a pour fonction chez lui de souligner le tragique –, et Jean-Pierre Vincent et ses acteurs ont parfaitement ajusté l'équilibre entre l'émotion et l'humour. Mais toutes les dimensions de la pièce – existentielle, politique, prophétique, linguistique, cosmique... – se déploient avec une clarté impécable, une précision muskale. Jean-Pierre Vincent a lu la pièce au regard de sa longue fréquentation de l'histoire de l'homme, le livre de Günther Anders, et d'un zébré post-humain. Et sa lecture porte, Aux deux liers de la pièce, avant

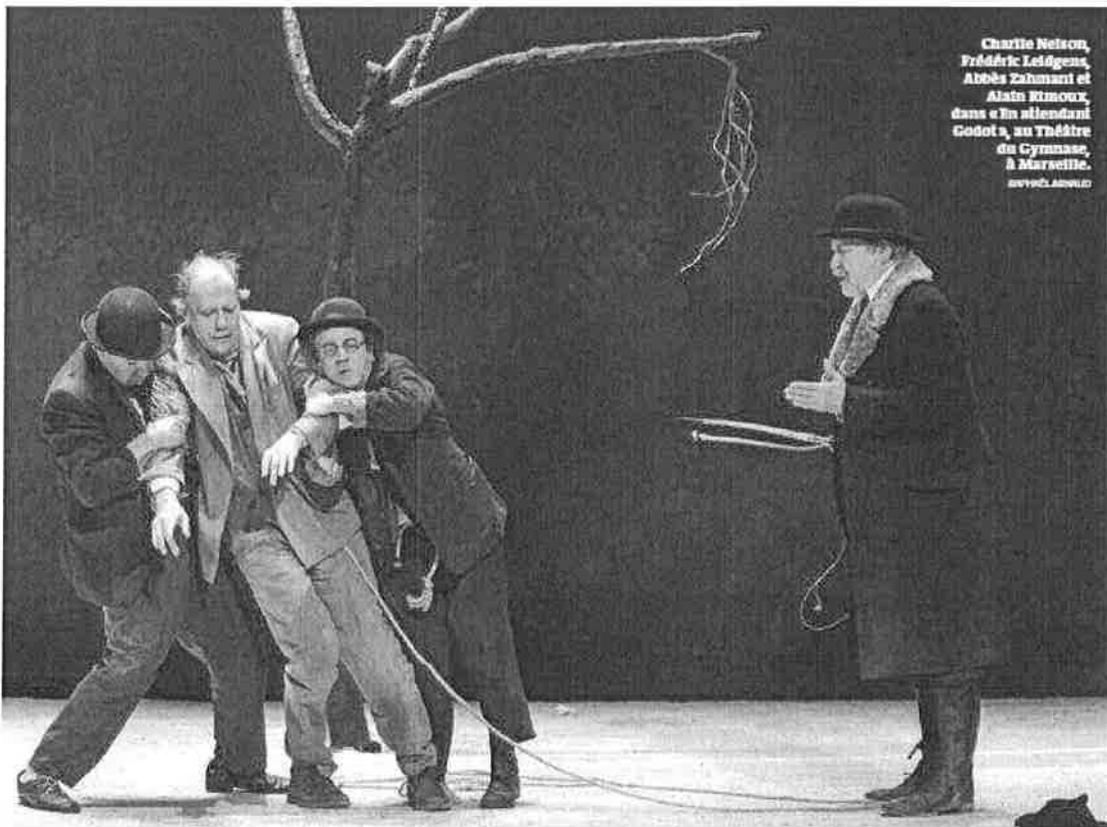
le retour de Pozzo, incarnation d'un capitalisme fonce et aveugle, Vladimir et Estragon évoquent « toutes les voix mortes ». « Ça fait un bruit d'ailes, / De feuilles, / De sable, / De feuilles, [silence] Elles parlent toutes en même temps, / Chacune à part son [silence] / Bruit et les chuchotant, / Elles murmurent, / Elles murmurent, / [silence] / Que disent-elles, / Elles parlent de leur vie, / Il ne leur suffit pas d'avoir vécu, / Il faut qu'elles en parlent, / Il ne leur suffit pas d'être mortes, / Ce n'est pas assez, / [silence] / Ça fait comme un bruit de plumes, / De feuilles, / Au vent, / De feuilles [long silence]. »

Sur l'arbre, trois feuilles ont repoussé, malgré tout. « [Godot], c'est une pièce où les mots battent en vain jaspère, contre le silence », disait Beckett. L'humanité sera-t-elle sauvée ou damnée ? Tant

qu'il y aura des Abbès Zahmani et des Charlie Nelson, tant qu'il y aura des feuilles qui repoussent, et des mots pour le dire, et des humains pour les dire ces mots... On peut penser qu'elle repoussera, y compris au milieu d'une nouvelle norme de désert – robotique, celui-là. ■

FABIENNE DARGE

En attendant Godot, de Samuel Beckett. Mise en scène : Jean-Pierre Vincent. Théâtre du Gymnase, à Marseille. Tél. : 0 820 122 013, jusqu'au mardi 21 avril, à 20 h 30. *Varia* : à 20 h 30. Puis tournée jusqu'à fin décembre : à Clermont-Ferrand, Chalon-sur-Saône, Dijon, Lyon, Arles, Grenoble, Nîmes (Belgique), Bordeaux, Strasbourg, et à Paris, au Théâtre des Bouffes du Nord, du 4 au 27 décembre.



Charlie Nelson, Frédéric Ledgens, Abbès Zahmani et Alain Rimoux, dans « En attendant Godot », au Théâtre du Gymnase, à Marseille. www.tdg.org

CULTURE

THÉÂTRE Mise en scène minutieuse, presque électrique, de la pièce la plus célèbre de Beckett, par Jean-Pierre Vincent.

«On ne peut pas le décrire. Ça ne ressemble à rien. Il n'y a rien. Il y a un arbre», dit Vladimir du lieu où il se trouve.

PHOTOGRAPHIE
ARNAUD

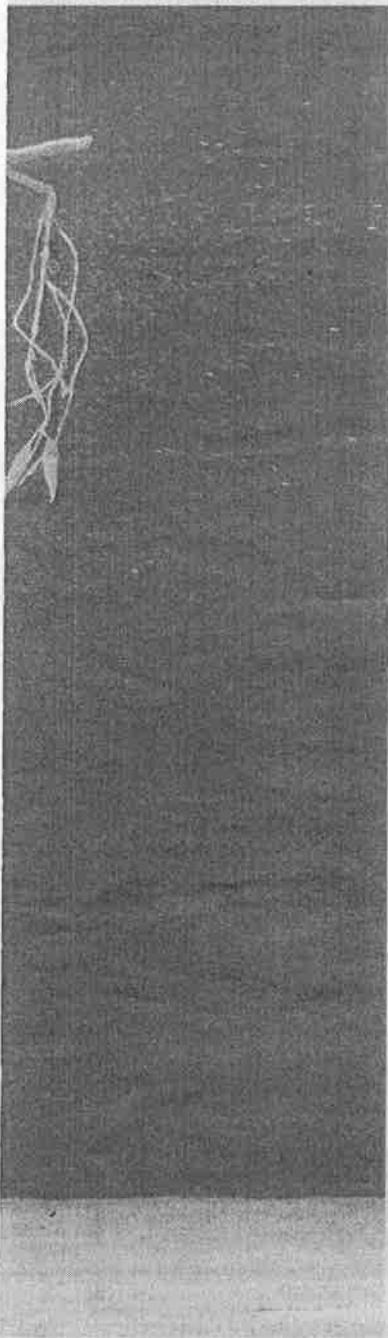


Godot la ballade des sans-temps

Par HUGUES LE TANNEUR

Ils ne savent pas s'ils étaient là le jour précédent. Là, c'est-à-dire au même endroit et en gros à la même heure – encore que déjà, en ce qui concerne le moment, le doute soit de rigueur. Vladimir et Estragon ont avec le temps et l'espace un rapport quelque peu distendu, ils perçoivent relativement bien le présent – ne serait-ce que parce que leur corps se rappelle douloureusement à eux. Ce qui n'est déjà pas si mal. Mais, quant au reste, ils ont comme qui dirait des intermittences. D'ailleurs, même ce qui se déploie autour d'eux est sujet à caution, il s'agit peut-être d'une défaillance du langage. Comment décrire, par exemple, le lieu où ils se trouvent ? À la question « À quoi est-ce que ça ressemble ? » que pose Pozzo devenu aveugle, Vladimir répond : « On ne peut pas le décrire. Ça ne ressemble à rien, il n'y a rien, il y a un arbre. »

LANDE. Le lieu, dans la mise en scène impeccable de justesse et de précision d'*En attendant Godot* récemment créée par Jean-Pierre Vincent au théâtre du Gymnase à Marseille, a quelque chose d'une lande désolée, dont le



sol terreux semé de cailloux épars laisse apparaître çà et là des touffes d'herbes desséchées. L'arbre mentionné par Vladimir est bien là. Ainsi qu'un rocher sur lequel Estragon se pose de temps à autre ; en particulier au début de la pièce quand il entreprend dans un effort désespéré d'enlever sa chaussure. On ne voit pas si souvent des mises en scène réussies d'*En attendant Godot*. Aussi faut-il

Bête de cirque, animal humain, sur injonction de son maître - «Pense, porc !» - Lucky pense à volonté, ou danse, quoique de façon plutôt étrange.

saluer le travail minutieux de Jean-Pierre Vincent, qui construit avec l'aide des comédiens, Charlie Nelson (Vladimir), Abbas Zahmani (Estragon) Alain Rimoux (Pozzo), Frédéric Eidgens (Lucky) et Gaël Kamlindi (un jeune garçon), tous excellents, une partition à la fois dense et fluide qui donne tout son éclat au texte de Beckett. Si les théories sur ce que l'on a jadis appelé «le théâtre de l'absurde» se sont fanées, le théâtre de Beckett en revanche n'a pas pris une ride. Sans doute parce que, dès son origine, il était, à sa façon,

inactuel. D'ailleurs dans une certaine mesure, ce théâtre ne parle que de ça, du temps. Et ce tout particulièrement dans *En attendant Godot*. Du temps qu'il fait, comme du temps qui passe, ou qui ne passe pas. Surtout quand on attend sans savoir vraiment ce que l'on est censé attendre, comme c'est le cas dans la pièce - s'il y a un point commun entre Godot et Dieu, c'est que de l'un comme de l'autre on ne sait absolument rien. Jean-Pierre Vincent a parfaitement saisi cette question de la temporalité. Il y a dans le spectacle un sens du rythme proche du swing tel qu'on peut le trouver dans le jazz. La mise en scène nerveuse, épidermique, électrique presque, s'appuie sur une gestion diabolique des accélérations et des moments de latence.

Le leitmotiv, «*On attend Godot*», censé justifier la présence dans ce lieu improbable de Vladimir et Estragon, n'a pas tant la forme d'un dikta accablant que celui d'une évidence oubliée, dont l'irruption soudaine illumine, relançant derechef le mouvement et du même coup le spectacle. Dans la pièce, Beckett se réfère lui-même ouvertement, par la bouche des deux vagabonds, au cirque et au music-hall, où par définition l'action ne trahit pas. À leur manière, Vladimir et Estragon effectuent des numéros de clowns. Et il y a par moments chez Abbas Zahmani quelque chose de Woody Allen. Lorsqu'avec Charlie Nelson, ils sautent à pieds joints de l'avant-scène vers le centre du plateau, on dirait carrément les Dupond(t) dans *On a marché sur la lune*.

OS DE POULET. Quant à Pozzo et Lucky, il n'est pas exagéré de voir en eux un dompteur et sa bête. Saut que la bête est aussi un homme, traduisant la violence d'un rapport maître-esclave dans lequel Vladimir et Estragon se trouvent impliqués à leur corps défendant. Estragon en particulier, qui se jette sans trop de remords sur les os de poulet abandonnés par Pozzo tout en les sachant destinés à Lucky. Bête de cirque, animal humain, sur injonction de son maître - «Pense, porc !», celui-ci pense à volonté, ou danse, quoique de façon plutôt étrange.

Monter *En attendant Godot*, c'est tricoter des situations microscopiques où chaque détail a son importance. Ce sont précisément ces instants vécus, paradoxalement ramassés et éternisés à l'extrême, qui font le sel de ce théâtre. Attendre, c'est long. Du «*Rien à faire*», premiers mots de la pièce, au «*Allons-y*» par quoi Vladimir et Estragon prennent congé à la fin sans bouger d'un pouce, il y a toute la vie qui s'engouffre. Alors chaque instant devient justement cela, toute la vie à la fois. D'où les trous de mémoire, l'incertitude au sujet d'à peu près tout et le flou quant au passé récent. Tout est à la fois pareil et différent et l'on ne sait jamais si ce qui semble nouveau n'est pas là, en fait, depuis toujours. En résulte un curieux mélange d'étonnement et de lassitude. C'est aussi ce qui fait la différence entre Vladimir et Estragon quand le premier apporte à son compagnon, on ne peut plus sceptique, des indices de ce qu'ils ont vécu précédemment. Vieux couple à la fois tendre et rieur, ils

tourment en rond, pas tout à fait désespérément, dans ce marais du temps où ils raisonnent de conserve, se fâchent, se réconcilient, toujours partants pour un bon mot, poètes sensibles aux subtilités d'une langue dont ils maintiennent la syntaxe avec truculence. ◀

EN ATTENDANT GODOT de SAMUEL

BECKETT ms. Jean-Pierre Vincent du 28 au 30 avril à la Comédie de Clermont-Ferrand, les 12 et 13 mai à Chalon-sur-Saône, du 22 au 24 mai à Dijon dans le cadre du festival Théâtre en mai.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

En attendant Godot

Farce
métaphysique
Samuel Beckett
| 2h45 | Mise en
scène Jean-Pierre
Vincent | Jusqu'au
30 avril à la
Comédie de
Clermont-Ferrand
(63). Les 12 et 13
mai à l'Espace des
Arts de Chalon-sur-
Saône (71). Du 22
au 24 mai au CDN
de Dijon (21)...

On croyait connaître certaines œuvres, vingt fois vues et revues. Et le talent d'un metteur en scène, d'un acteur, les fait soudain revivre autrement. violemment. Drôlement. Lumineusement... Voilà ce qui risque d'arriver à quiconque retrouvera *En attendant Godot*, de Samuel Beckett, mis en scène par Jean-Pierre Vincent et créé au Gymnase, à Marseille. Et ceux qui découvriront pour la première fois la pièce visionnaire et insensée composée en 1948, auront la chance de la goûter dans sa pluralité, et son infini rayonnement : philosophique, comique, politique, métaphysique, burlesque, prophétique... Sans doute fallait-il maîtriser depuis plus de cinquante ans l'art de la scène, comme l'ancien patron du TNS, de la Comédie-Française et des Amandiers de Nanterre, pour faire ainsi dégorger au texte tous ses possibles, ses lumières comme ses ombres. S'il n'est pas coutumier de ce répertoire contemporain réputé du côté de l'absurde, Jean-Pierre Vincent l'aborde en franc camarade. Et cet esprit-là irradie la représentation. Alors que le désastre de la Seconde Guerre mondiale n'est pas loin, et que plane l'horreur de la Shoah – voir l'allusion au petit tas d'os que pourraient devenir les deux anti-héros à jamais errant, Estragon et Vladimir –, c'est l'amitié, la tendresse entre ces deux vagabonds à la Laurel (Abbès Zahmani) et Hardy (Charlie Nelson) que Vincent impose d'emblée sur le plateau nu. Juste décoré d'un arbre et de quelques méchants cailloux sur la terre blonde aride ; exactement comme l'exigeait Beckett (1906-1989). Un geste immédiatement humaniste, immédiatement généreux. Mais sans naïveté.

La mise en scène paraît d'abord étrangement respectueuse du texte, de son rythme, de ses jeux de mots, de ses clin d'œil, de ses associations libres, de sa poésie antipoétique. Sauf qu'à force d'y être attentive, elle l'explose. Et lui apporte un relief insoupçonné. Comme réchappés des comics américains, chapeau melon et costume de

music-hall noir usé, Gogo et Didi se révèlent ainsi exégètes et philosophes, maniant comme personne concepts classiques ou neufs, de la phénoménologie à la relativité. On rit. On pense aussi, et étonnamment, dans ce spectacle où les lumières d'Alain Poisson rendent aigu chaque instant au cœur d'un no man's land où le temps et l'Histoire semblent arrêtés. Plus rien à attendre dans ce paysage de fin du monde ; ou juste ce mystérieux Godot (Dieu ?) qui jamais ne viendra. Ne reste qu'à faire résonner le silence. Avec des blagues ou des théories : c'est pareil dans ce royaume vide, où règne quand même l'épouvante. Gogo et Didi ne se font-ils pas chaque nuit rouer de coups par des inconnus auxquels ils ne peuvent échapper, même en se cachant ? Après on ne sait trop quel cataclysme qui semble avoir tout anéanti – la guerre, donc ? –, Beckett donne juste à voir une humanité brute, nue, crue, souffrante et riante à la fois. La seule à avoir survécu à tout. Comme de la mauvaise herbe. Avec ses victimes et ses bourreaux. Tel cet hallucinant couple de Pozzo (Alain Rimoux) et Lucky (Frédéric Leidgens), le premier tenant l'autre en laisse comme un chien – un « porc » gueule-t-il – et le fouettant pour le forcer à avancer ou penser tout haut. Deux intellectuels inutiles ? Le maître et son esclave ? Vieux duo qui hante des siècles d'Histoire, d'économie, de politique et d'inconscient individuel et collectif ? Beckett se moque. Dans notre monde dévasté, seul le rosse esprit humain se révèle increvable, capable de toutes les lâchetés comme de toutes les résistances.

Avec ses formidables acteurs, Jean-Pierre Vincent privilégie, à la désespérance tragique qui entoure d'ordinaire *En attendant Godot*, un chant d'amour aux petites et grandes humaines. C'est bel et beau. Et donne le courage d'affronter ce monde condamné que Beckett avait annoncé et malgré tout soutenu. Dans et par son théâtre dépouillé ; le dernier théâtre que chacun à sa dernière heure peut encore se jouer... ●

La fable grinçante
de Levin, servie
par un univers
à la Chagall.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

En attendant Godot

Farce métaphysique
Samuel Beckett
 | 2h45 | Mise en scène Jean-Pierre Vincent | Jusqu'au 30 avril à la Comédie de Clermont-Ferrand (63). Les 12 et 13 mai à l'Espace des Arts de Chalon-sur-Saône (71). Du 22 au 24 mai au CDN de Dijon (21)...

On croyait connaître certaines œuvres, vingt fois vues et revues. Et le talent d'un metteur en scène, d'un acteur, les fait soudain revivre autrement. Violentement. Drôlement. Lumineusement... Voilà ce qui risque d'arriver à quiconque retrouvera *En attendant Godot*, de Samuel Beckett, mis en scène par Jean-Pierre Vincent et créé au Gymnase, à Marseille. Et ceux qui découvriront pour la première fois la pièce visionnaire et insensée composée en 1948, auront la chance de la goûter dans sa pluralité, et son infini rayonnement : philosophique, comique, politique, métaphysique, burlesque, prophétique... Sans doute fallait-il maîtriser depuis plus de cinquante ans l'art de la scène, comme l'ancien patron du TNS, de la Comédie-Française et des Amandiers de Nanterre, pour faire ainsi dégorger au texte tous ses possibles, ses lumières comme ses ombres. S'il n'est pas coutumier de ce répertoire contemporain réputé du côté de l'absurde, Jean-Pierre Vincent l'aborde en franc camarade. Et cet esprit-là irradie la représentation. Alors que le désastre de la Seconde Guerre mondiale n'est pas loin, et que plane l'horreur de la Shoah – voir l'allusion au petit tas d'os que pourraient devenir les deux anti-héros à jamais errant, Estragon et Vladimir –, c'est l'amitié, la tendresse entre ces deux vagabonds à la Laurel (Abbès Zahmani) et Hardy (Charlie Nelson) que Vincent impose d'emblée sur le plateau nu. Juste décoré d'un arbre et de quelques méchants cailloux sur la terre blonde aride ; exactement comme l'exigeait Beckett (1906-1989). Un geste immédiatement humaniste, immédiatement généreux. Mais sans naïveté.

La mise en scène paraît d'abord étrangement respectueuse du texte, de son rythme, de ses jeux de mots, de ses clin d'œil, de ses associations libres, de sa poésie antipoétique. Sauf qu'à force d'y être attentive, elle l'explose. Et lui apporte un relief insoupçonné. Comme réchappés des comics américains, chapeau melon et costume de

music-hall noir usé, Gogo et Didi se révelent ainsi exégètes et philosophes, maniant comme personne concepts classiques ou neufs, de la phénoménologie à la relativité. On rit. On pense aussi, et étonnamment, dans ce spectacle où les lumières d'Alain Poisson rendent aigu chaque instant au cœur d'un no man's land où le temps et l'Histoire semblent arrêtés. Plus rien à attendre dans ce paysage de fin du monde ; ou juste ce mystérieux Godot (Dieu?) qui jamais ne viendra. Ne reste qu'à faire résonner le silence. Avec des blagues ou des théories : c'est pareil dans ce royaume vide, où règne quand même l'épouvante. Gogo et Didi ne se font-ils pas chaque nuit rouer de coups par des inconnus auxquels ils ne peuvent échapper, même en se cachant ? Après on ne sait trop quel cataclysme qui semble avoir tout anéanti – la guerre, donc ? –, Beckett donne juste à voir une humanité brute, nue, crue, souffrante et riante à la fois. La seule à avoir survécu à tout. Comme de la mauvaise herbe. Avec ses victimes et ses bourreaux. Tel cet hallucinant couple de Pozzo (Alain Rimoux) et Lucky (Frédéric Leidgens), le premier tenant l'autre en laisse comme un chien – un « porc » gueule-t-il – et le fouettant pour le forcer à avancer ou penser tout haut. Deux intellectuels inutiles ? Le maître et son esclave ? Vieux duo qui hante des siècles d'Histoire, d'économie, de politique et d'inconscient individuel et collectif ? Beckett se moque. Dans notre monde dévasté, seul le rosse esprit humain se révèle increvable, capable de toutes les lâchetés comme de toutes les résistances.

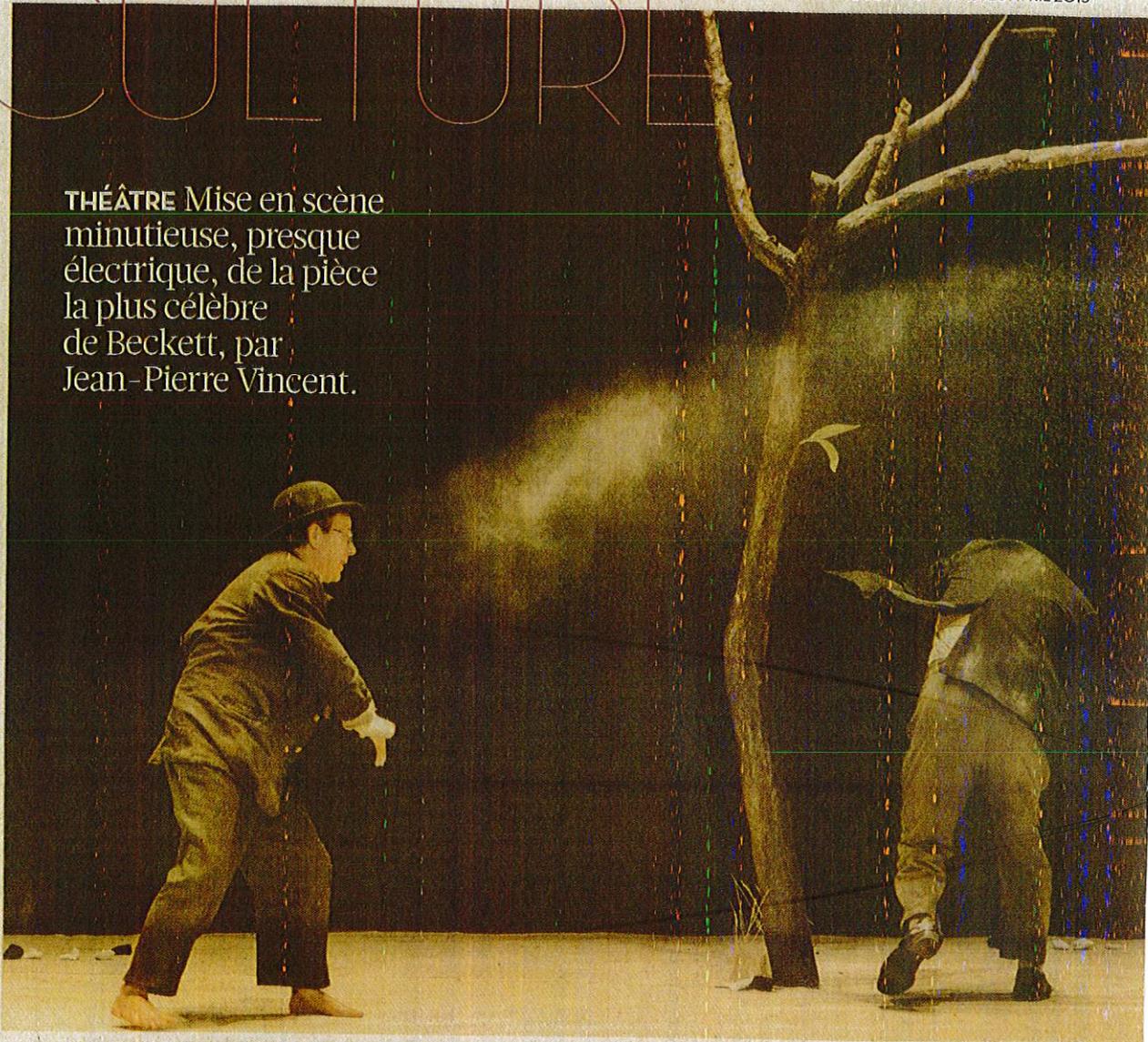
Avec ses formidables acteurs, Jean-Pierre Vincent privilégie, à la désespérance tragique qui entoure d'ordinaire *En attendant Godot*, un chant d'amour aux petites et grandes humaines. C'est bel et beau. Et donne le courage d'affronter ce monde condamné que Beckett avait annoncé et malgré tout soutenu. Dans et par son théâtre dépouillé ; le dernier théâtre que chacun à sa dernière heure peut encore se jouer... ●

CULTURE

THÉÂTRE Mise en scène minutieuse, presque électrique, de la pièce la plus célèbre de Beckett, par Jean-Pierre Vincent.

«On ne peut pas le décrire. Ça ne ressemble à rien. Il n'y a rien. Il y a un arbre», dit Vladimir du lieu où il se trouve.

PHOTO RAPHAËL ARNAUD



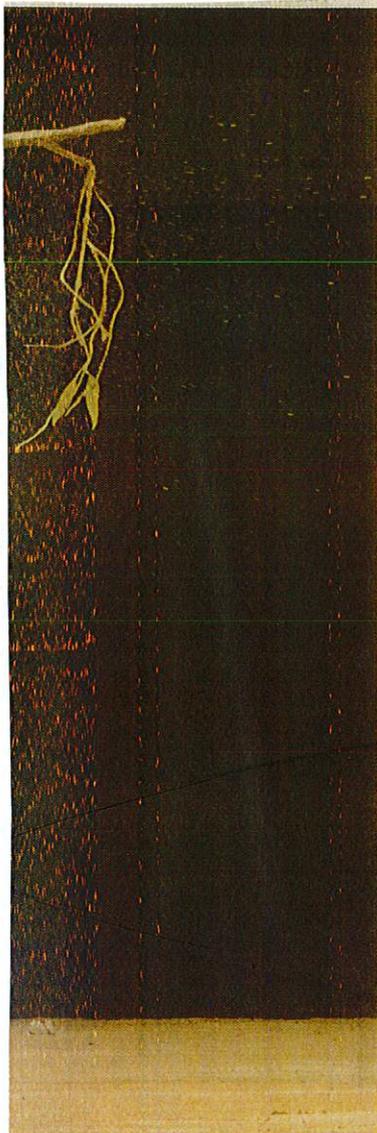
Godot

la ballade des sans-temps

Par HUGUES LE TANNEUR

Ils ne savent pas s'ils étaient là le jour précédent. Là, c'est-à-dire au même endroit et en gros à la même heure - encore que déjà, en ce qui concerne le moment, le doute soit de rigueur. Vladimir et Estragon ont avec le temps et l'espace un rapport quelque peu distendu. Ils perçoivent relativement bien le présent - ne serait-ce que parce que leur corps se rappelle douloureusement à eux. Ce qui n'est déjà pas si mal. Mais, quant au reste, ils ont comme qui dirait des intermittences. D'ailleurs, même ce qui se déplace autour d'eux est sujet à caution. Il s'agit peut-être d'une défaillance du langage. Comment décrire, par exemple, le lieu où ils se trouvent ? À la question « *A quoi est-ce que ça ressemble ?* » que pose Pozzo devenu aveugle, Vladimir répond : « *On ne peut pas le décrire. Ça ne ressemble à rien. Il n'y a rien. Il y a un arbre.* »

LANDE. Le lieu, dans la mise en scène impeccable de justesse et de précision d'*En attendant Godot* récemment créée par Jean-Pierre Vincent au théâtre du Gymnase à Marseille, a quelque chose d'une lande désolée, dont le



sol terreux semé de cailloux épars laisse apparaître ça et là des touffes d'herbes desséchées. L'arbre mentionné par Vladimir est bien là. Ainsi qu'un rocher sur lequel Estragon se pose de temps à autre ; en particulier au début de la pièce quand il entreprend dans un effort désespéré d'enlever sa chaussure. On ne voit pas si souvent des mises en scène réussies d'*En attendant Godot*. Aussi faut-il

Bête de cirque, animal humain, sur injonction de son maître – «Pense, porc!» – Lucky pense à volonté, ou danse, quoique de façon plutôt étrange.

saluer le travail minutieux de Jean-Pierre Vincent, qui construit avec l'aide des comédiens, Charlie Nelson (Vladimir), Abbas Zahmani (Estragon) Alain Rimoux (Pozzo), Frédéric Leidgens (Lucky) et Gaël Kamilindi (un jeune garçon), tous excellents, une partition à la fois dense et fluide qui donne tout son éclat au texte de Beckett. Si les théories sur ce que l'on a jadis appelé «le théâtre de l'absurde» se sont fanées, le théâtre de Beckett en revanche n'a pas pris une ride. Sans doute parce que, dès son origine, il était, à sa façon,

inactuel. D'ailleurs dans une certaine mesure, ce théâtre ne parle que de ça, du temps. Et ce tout particulièrement dans *En attendant Godot*. Du temps qu'il fait, comme du temps qui passe, ou qui ne passe pas. Surtout quand on attend sans savoir vraiment ce que l'on est censé attendre, comme c'est le cas dans la pièce – s'il y a un point commun entre Godot et Dieu, c'est que de l'un comme de l'autre on ne sait absolument rien. Jean-Pierre Vincent a parfaitement saisi cette question de la temporalité. Il y a dans le spectacle un sens du rythme proche du swing tel qu'on peut le trouver dans le jazz. La mise en scène nerveuse, épidermique, électrique presque, s'appuie sur une gestion diabolique des accélérations et des moments de latence.

Le leitmotiv, «*On attend Godot*», censé justifier la présence dans ce lieu improbable de Vladimir et Estragon, n'a pas tant la forme d'un diktat accablant que celui d'une évidence oubliée, dont l'irruption soudaine illumine, relançant derechef le mouvement et du même coup le spectacle. Dans la pièce, Beckett se réfère lui-même ouvertement, par la bouche des deux vagabonds, au cirque et au music-hall, où par définition l'action ne traîne pas. A leur manière, Vladimir et Estragon effectuent des numéros de clowns. Et il y a par moments chez Abbas Zahmani quelque chose de Woody Allen. Lorsqu'avec Charlie Nelson, ils sautent à pieds joints de l'avant-scène vers le centre du plateau, on dirait carrément les Dupond(t) dans *On a marché sur la lune*.

OS DE POULET. Quant à Pozzo et Lucky, il n'est pas exagéré de voir en eux un dompteur et sa bête. Sauf que la bête est aussi un homme, traduisant la violence d'un rapport maître-esclave dans lequel Vladimir et Estragon se trouvent impliqués à leur corps défendant. Estragon en particulier, qui se jette sans trop de remords sur les os de poulet abandonnés par Pozzo tout en les sachant destinés à Lucky. Bête de cirque, animal humain, sur injonction de son maître – «Pense, porc!» –, celui-ci pense à volonté, ou danse, quoique de façon plutôt étrange.

Monter *En attendant Godot*, c'est tricoter des situations microscopiques où chaque détail a son importance. Ce sont précisément ces instants vécus, paradoxalement ramassés et étirés à l'extrême, qui font le sel de ce théâtre. Attendre, c'est long. Du «*Rien à faire*», premiers mots de la pièce, au «*Allons-y*» par quoi Vladimir et Estragon prennent congé à la fin sans bouger d'un pouce, il y a toute la vie qui s'engouffre. Alors chaque instant devient justement cela, toute la vie à la fois. D'où les trous de mémoire, l'incertitude au sujet d'à peu près tout et le flou quant au passé récent. Tout est à la fois pareil et différent et l'on ne sait jamais si ce qui semble nouveau n'est pas là, en fait, depuis toujours. En résulte un curieux mélange d'étonnement et de lassitude. C'est aussi ce qui fait la différence entre Vladimir et Estragon quand le premier apporte à son compagnon, on ne peut plus sceptique, des indices de ce qu'ils ont vécu précédemment. Vieux couple à la fois tendre et râleur, ils tournent en rond, pas tout à fait désespérément, dans ce marais du temps où ils raisonnent de conserve, se fâchent, se réconcilient, toujours partants pour un bon mot, poètes sensibles aux subtilités d'une langue dont ils manient la syntaxe avec truculence. ◀

EN ATTENDANT GODOT de SAMUEL BECKETT

ms Jean-Pierre Vincent du 28 au 30 avril à la Comédie de Clermont-Ferrand, les 12 et 13 mai à Chalon-sur-Saône, du 22 au 24 mai à Dijon dans le cadre du festival Théâtre en mai.

Le « Godot » idéal est arrivé, à Marseille

La mise en scène du chef-d'œuvre de Beckett que propose Jean-Pierre Vincent en explore toutes les dimensions

THÉÂTRE
MARSEILLE

Voilà le *Godot* qu'on attendait. Un *Godot* qui, créé à Marseille, au Théâtre du Gymnase, avant de partir pour une longue tournée, ne joue pas au cacou avec le chef-d'œuvre de Beckett. Un *Godot* pétri d'humanité, merveilleusement joué et dirigé avec maestria par Jean-Pierre Vincent. Le *Godot* idéal pour découvrir la pièce ou la redécouvrir – pour entendre la moindre nuance de ce que nous dit Beckett, qui non seulement n'a pas vieilli, mais prend un sens tout à fait particulier aujourd'hui.

Beckett a écrit la pièce entre la fin 1948 et le début 1949. Après la guerre, donc, durant laquelle il s'est engagé dans la Résistance et a dû fuir, pour se réfugier dans le Vaucluse, à Roussillon. Au moment où il commence sa pièce, le monde est sous le choc des révélations sur les camps et les scènes d'horreur qui ont été filmées par les libérateurs.

C'est aussi le moment où Beckett commence à écrire en français – *En attendant Godot* est sa première pièce « officielle », après une première tentative théâtrale, *Eleutheria*, qu'il renie. Écrire dans la langue de Molière, moins chargée pour lui de références que l'anglais, lui permet de « retrancher le superflu, de décapier la couleur » pour mieux s'attacher à la musique du langage, à ses sonorités, à ses rythmes, et atteindre une dimension beaucoup plus universelle qu'auparavant.

Et c'est là qu'il invente cette chose inouïe dans le théâtre du XX^e siècle qu'est *Godot*, ce « chant d'amour pour le théâtre le plus fondamental, celui des origines », dixit Jean-Pierre Vincent, et donc pour l'humanité la plus fondamentale, décapée, dépouillée de son vernis social, de son vernis de civilisation qui non seulement n'a pas empêché la catastrophe, mais l'a peut-être suscitée.

Fraternité

La fraternité, la capacité à envisager l'autre se sont effondrées pendant la guerre. Beckett met sur le plateau nu, autour d'un arbre mort, deux types mal-en-point, en costume crasseux, qui n'ont plus que cela : la fraternité. Le monde est vide. Le temps est incertain – Einstein aussi est passé par là. Plus rien à faire qu'attendre Godot, qui ne vient pas. La vie ne vaut même pas la corde pour se pendre.

Face à Vladimir et Estragon, qui forment aussi, sur un plan plus concret que Jean-Pierre Vincent ne néglige pas, un irrésistible

vieux couple chamailleur, arrive un autre duo : Pozzo et Lucky, le maître et l'esclave. L'esclave a dû être un intellectuel, autrefois. « *Pense, porc !* », lui intime régulièrement Pozzo.

Ce n'est pas un hasard si Beckett, nourri de la Bible, glisse une allusion rapide à Cain et Abel. L'humanité n'a pas d'autre choix que de se déchirer entre frères ennemis, ou de s'unir entre frères humains. C'est en tout cas ce que montre Jean-Pierre Vincent, qui, avec ses formidables acteurs, invente deux couples à l'opposé, et aussi saisissants l'un que l'autre.

Charlie Nelson (Vladimir) et Abbès Zahmani (Estragon) forment un duo comique, qui joue sur toutes les grandes figures du burlesque, l'un massif et pataud, l'autre fluët et effaré, et tous deux bouleversants de tendresse maladroit

Jean-Pierre Vincent, avec ses formidables acteurs, invente deux couples à l'opposé et aussi saisissants l'un que l'autre

et inquiète, touchants jusque dans leur impuissance à empêcher la violence sauvage de Pozzo sur Lucky. Lesquels Pozzo et Lucky, joués par deux acteurs d'apparence semblable, Alain Rimoux et Frédéric Leidgens, pourraient être les deux faces d'une même médaille, ce vieux brechtien de Jean-Pierre Vincent

laissant entendre que l'exploité est toujours, quelque part, complice de son exploiteur.

Emotion et humour

On oublie trop souvent que Beckett est un grand auteur comique – même si le comique a pour fonction chez lui de souligner le tragique –, et Jean-Pierre Vincent et ses acteurs ont parfaitement ajusté l'équilibre entre l'émotion et l'humour. Mais toutes les dimensions de la pièce – existentielle, politique, prophétique, linguistique, cosmique... – se déploient avec une clarté impeccable, une précision musicale. Jean-Pierre Vincent a lu la pièce au regard de sa longue fréquentation de *L'Obsolésence de l'homme*, le livre de Günther Anders, et d'un avenir post-humain. Et sa lecture porte. Aux deux tiers de la pièce, avant

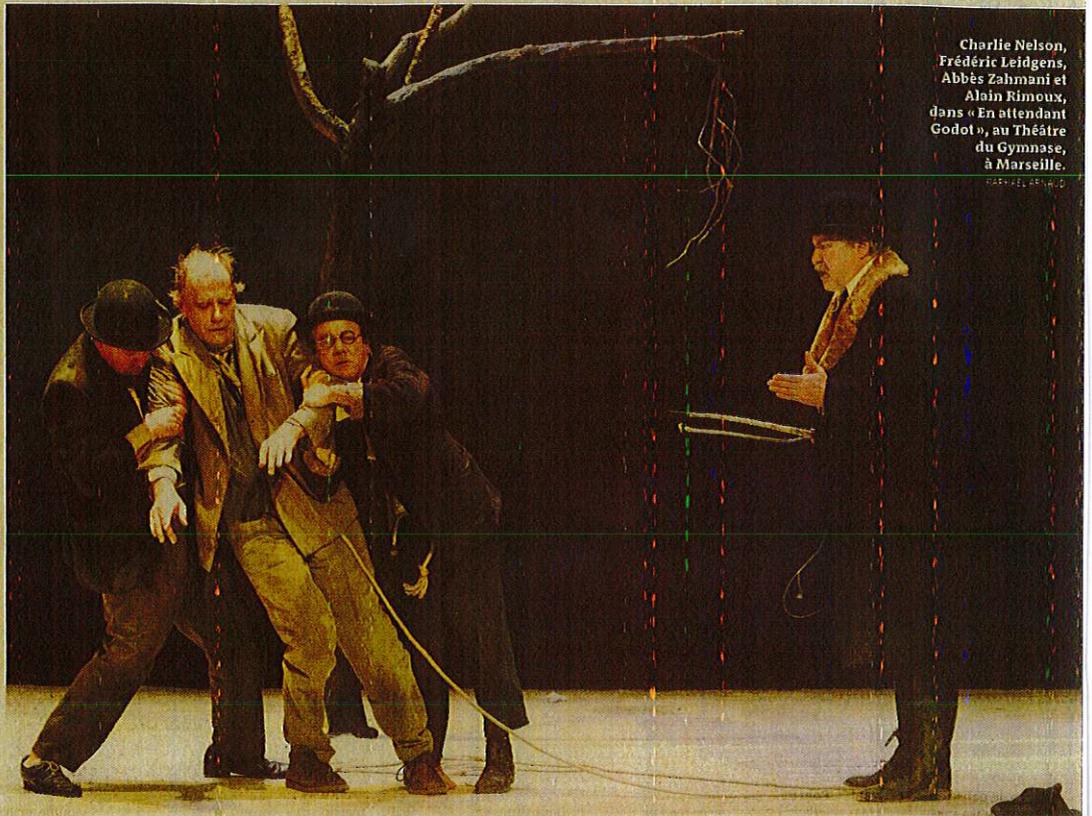
le retour de Pozzo, incarnation d'un capitalisme féroce et aveugle, Vladimir et Estragon évoquent « toutes les voix mortes ». « *Ça fait un bruit d'ailes / De feuilles / De sable / De feuilles*. [silence] *Elles parlent toutes en même temps / Chacune à part soi*. [silence] *Plutôt elles chuchotent / Elles murmurent / Elles bruissent / Elles murmurent / [silence] Que disent-elles ? Elles parlent de leur vie / Il ne leur suffit pas d'avoir vécu / Il faut qu'elles en parlent / Il ne leur suffit pas d'être mortes / Ce n'est pas assez / [silence] Ça fait comme un bruit de plumes / De feuilles / De cendres / De feuilles* [long silence]. »

Sur l'arbre, trois feuilles ont repoussé, malgré tout. « [Godot], c'est une pièce où les mots luttent, en vain j'espère, contre le silence », disait Beckett. L'humanité sera-t-elle sauvée ou damnée ? Tant

qu'il y aura des Abbès Zahmani et des Charlie Nelson, tant qu'il y aura des feuilles qui repoussent, et des mots pour le dire, et des humains pour les dire, ces mots... On peut penser qu'elle repoussera, y compris au milieu d'une nouvelle forme de désert – robotique, celui-là. ■

FABIENNE DARGÈ

En attendant Godot, de Samuel Beckett. Mise en scène : Jean-Pierre Vincent. Théâtre du Gymnase, à Marseille. Tél : 0 820 132 013 jusqu'au mardi 21 avril à 20 h 30. Durée : 2 h 30. Puis tournée jusqu'à fin décembre : à Clermont-Ferrand, Chalons-sur-Saône, Dijon, Lyon, Angers, Grenoble, Namur (Belgique), Bordeaux, Strasbourg, et à Paris, au Théâtre des Bouffes du Nord, du 4 au 27 décembre.

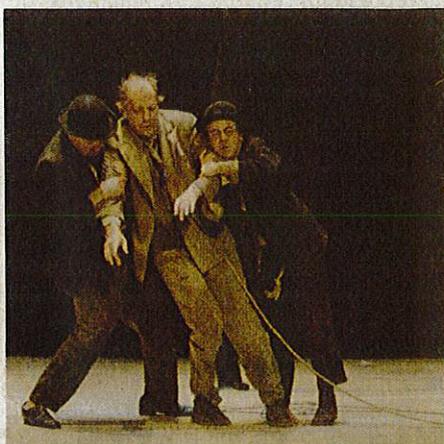


Charlie Nelson, Frédéric Leidgens, Abbès Zahmani et Alain Rimoux, dans « En attendant Godot », au Théâtre du Gymnase, à Marseille.

RÉGION / THÉÂTRE DES CÉLESTINS /
PUIS TOURNÉE
DE SAMUEL BECKETT / MES JEAN-PIERRE VINCENT

EN ATTENDANT GODOT

Jean-Pierre Vincent investit pour la première fois le théâtre de Samuel Beckett. Il met en scène *En attendant Godot*, avec Charlie Nelson, Abbes Zahmani, Alain Rimoux, Frédéric Leidgens et Gaël Kamilindi.



© Raphaël Arnaud

En attendant Godot, dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent.

C'est un essai de Günther Anders (*Être sans temps*, texte extrait de *L'obsolescence de l'homme*) qui a mis Jean-Pierre Vincent sur la route d'*En attendant Godot*. « Dans cette histoire de Godot, il n'y a plus d'Histoire, fait observer le metteur en scène. La première moitié du XX^e siècle a été le lieu désastreux d'horribles "progrès". Beckett et son Godot viennent après cela, et avant d'autres catastrophes mondiales qui sont de moins en moins naturelles... » Établissant un lien entre la pièce de Samuel Beckett et les temps d'incertitudes dans lesquels nous vivons, Jean-Pierre Vincent a souhaité faire de cette création 2015 saluée par la critique et le public un acte de résistance. Un acte qui s'inscrit dans un « théâtre politique d'anticipation » et nous invite à « réfléchir à ce que nous ne nommons plus assez notre destin, mais qui nous pend au nez ». **M. Piolat Soleymat**

Théâtre des Célestins, place des Célestins,
69002 Lyon. Du 29 septembre au 3 octobre 2015,
à 20h. Durée de la représentation : 2h15.
Tél. 04 72 77 40 00. www.celestins-lyon.org
Également du 6 au 8 octobre 2015 au **Nouveau
Théâtre d'Angers**, du 13 au 17 octobre à la
MC2 de Grenoble, du 20 au 23 octobre
au **Théâtre de Namur**, du 3 au 7 novembre
au **Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine**,
du 18 au 28 novembre au **Théâtre national
de Strasbourg**, du 4 au 27 décembre aux
Bouffes du Nord à Paris.